

Pierre Cuvelier
K1
(achevée le)
3 décembre 2003

Dissertation de philosophie « Le symbole est-il un signe comme un autre ? »

Pourquoi s'intéresser au symbole aujourd'hui ? C'est qu'à première vue, le symbole paraît un objet vague, au sens mal défini, et dont on se demande s'il a encore véritablement une existence propre, ou s'il ne s'est pas progressivement confondu au fil du temps avec le signe linguistique, concept nettement plus précis, technique et efficace, voire quelque peu rébarbatif. On ne peut donc s'interroger sur ce qu'est le symbole sans rencontrer le signe qui, s'il ne l'a pas déjà remplacé, paraît en voie de le faire, et est d'ores et déjà parvenu à changer le symbole en notion surannée d'allure pré-logique, qui ne survit que dans une oscillation constante entre solennité et parodie. La question qui se pose : « le symbole est-il un signe comme un autre ? » (on est tenté d'ajouter : « et l'a-t-il toujours été ? ») revient à rechercher la singularité du symbole dans un système de signes où il paraît s'inscrire. Cette question semble donc inviter à une réflexion d'ordre linguistique et sémiologique, qui reviendrait à opérer un classement du symbole dans une typologie des signes.

Mais un tel classement parviendrait-il à résoudre le problème du symbole ? Il y a de quoi en douter : ne serait-ce pas biaiser et, en prétendant trouver la singularité du symbole, passer outre la part de cette singularité que la sémiologie et la linguistique ont eu justement tendance à négliger ? Certaines acceptions du mot « symbole » s'y laisseraient réduire sans difficultés : en mathématiques ou en physique, le « symbole » est une abréviation qui ne se différencie que très peu du signe linguistique courant ; mais cette réduction apparaît impossible dès lors qu'on prétend l'opérer dans les autres domaines où l'on trouve du symbole. On le trouve en effet pour ainsi dire partout, de la symbolique médiévale au code de la route, du symbolisme de Mallarmé ou de Gustave Moreau au symbole historique du wagon de Rethondes, en passant par l'adjectif « symbolique » dans son usage péjoratif courant, et par la symbolique républicaine du drapeau tricolore et du 14 juillet, jusqu'aux malheurs de la colombe de la paix dans les dessins quotidiens de Plantu. Quel signe peut se prétendre à la fois si familier et si lointain, si rare et si courant, si solennel et si trivial ?

Il est certes facile de multiplier les paradoxes, mais ils rendent possible le constat suivant : tout se passe comme si le symbole était présent sans l'être dans nos sociétés. Nous possédons un fond symbolique commun auquel nous nous référons constamment, nous produisons et nous « consommons » du symbole, mais pour ainsi dire inconsciemment ; et lorsqu'il faut définir le symbole, on réduit celui-ci au rang de signe classique, soit en en faisant une abréviation ou une icône au sens informatique du mot, soit en le réduisant à un système de correspondances pré-logiques simples (à l'expression « le lion, symbole de force » correspondrait alors l'égalité « lion = idée de force » comme le mot « chien » désigne l'idée de chien) ; soit on nie au symbole toute validité en stigmatisant le caractère éculé, donc apparemment creux, des images qu'il évoque (le lion représentant la force, quoi de plus topique ?) ; soit on lui attribue une fonction plus haute que celle du signe linguistique courant, le symbole visant alors un absolu que le langage habituel ne peut atteindre, comme dans le cas du symbolisme.

Cette oscillation se poursuit perpétuellement, sans que ni l'incertitude sur la validité des symboles en tant que signes, ni l'intérêt qu'on leur porte, voire le besoin que l'on a de se référer à ceux déjà existants ou d'en produire de nouveaux, ne semblent l'emporter. Notre question ne s'en pose qu'avec plus de force : le symbole est-il un signe comme un autre ? Mais on voit à présent que pour y apporter une réponse, on ne saura se limiter ni à une approche linguistique ou sémiologique, ni même à une éventuelle approche anthropologique : une vision d'ensemble est nécessaire, si possible, pour découvrir toute la singularité du symbole.

Le symbole ne pourra se définir dans tout ce qu'il a de singulier que si l'on garde à l'esprit la définition du signe ; comme celle-ci ne va pas non plus sans difficultés, il est utile de reprendre, pour commencer, la définition qu'en donne la linguistique de façon assez nette : le signe linguistique, qui fait partie de la langue commune à une société donnée, a été défini par Saussure comme une *entité biface* formée d'un signifiant et d'un signifié, et qui renvoie à un référent extérieur à la langue ; autrement dit, du mot pris comme suite de sons prononcés ou de lettres écrites, et de l'idée qu'il amène à l'esprit, le tout renvoyant à une partie déterminée de la réalité. Il faut ajouter à cela que Saussure considère comme arbitraire l'association du signifiant au signifié (« le mot *chien* n'aboie pas »). L'autre donnée remarquable est le caractère automatique de l'union entre signifiant et signifié : on ne peut que penser à un chien lorsqu'on prononce ou qu'on lit le mot *chien* ; cette association est instantanée et il est extrêmement difficile, sinon impossible dans la vie quotidienne, de l'empêcher de se produire.

Avec à l'esprit cette définition du signe, on peut déjà écarter du symbole, au moins provisoirement, les symboles mathématiques, tels « $f(x)$ » pour « fonction de x », « + », « - », ou physiques, tels CO_2 ou les symboles d'éléments comme Cu ou Fe : dans cette acception, le mot « symbole » apparaît synonyme de « signe » ou d'« abréviation » ; il doit donc s'agir d'une dérive du sens premier du symbole, mais dont il sera intéressant de rechercher la cause.

Qu'en est-il plutôt des autres symboles ? Leur évident point commun avec le signe, non seulement au sens linguistique du mot mais dans son sens le plus général, est qu'ils signifient quelque chose, ou au moins qu'ils visent un sens. Mais le symbole diffère du signe linguistique au sens étroit, car il dépasse largement le cadre de la langue : un symbole n'est pas un mot mais généralement une entité physique, un objet ou un être vivant (animal, végétal ou humain), parfois imaginaire, comme le montrent des symboles tels que les dragons ou la pierre philosophale, parfois extrêmement simple dans le cas des couleurs, et parfois même complètement immatériel, puisqu'un événement ou un acte peuvent faire symbole. Tous ces « signifiants symboliques » tendent vers un sens, donc un signifié, que l'on peut définir à son tour comme, à ce qu'il semble, un concept ou une idée abstraite qui, à la différence du signe linguistique en général, ne correspond jamais à une entité physique : le symbole *chien* peut symboliser la fidélité ou l'animal malheureux par excellence, mais il ne symbolise jamais un « vrai » chien. A des séries de symboles peuvent correspondre des opposés logiques déterminés : l'eau symbolisant la vie, le feu la destruction, le rouge la violence, le vert la tranquillité, et ainsi de suite.

On peut alors opérer une série de constats élémentaires. D'abord, le sens que revêt un symbole semble surajouté à son sens premier, ou, plus précisément, le signifiant possède un sens propre auquel le signifié symbolique s'ajoute : l'image d'un lion peut symboliser la force mais peut aussi ne représenter qu'un lion ; ce n'est pas le cas du signe linguistique, car une fois séparé du signifié « idée de lion », le mot *lion* n'est qu'une suite de sons ou de lettres dépourvus de sens. De ce fait, le rapport du signifiant au signifié n'est pas aussi immédiat dans le cas du symbole que dans celui du signe, car s'il est impossible de voir un mot sans le mettre en rapport avec son sens, il est tout à fait possible de voir un symbole sans se rendre compte que c'en est un. Il apparaît donc ici une ambiguïté au sein même du mécanisme symbolique. Ensuite, l'association du signifiant au signifié n'est pas arbitraire dans le cas du symbole, et l'on peut

établir un rapport logique de l'un à l'autre (le lion symbolise la force parce qu'un lion est fort dans la réalité). Enfin, si cette association n'est pas arbitraire, elle se fait entre des entités de nature plus différentes que dans le cas du signe : il est souvent difficile de séparer le signifiant et le signifié, au point que l'on identifie parfois pensée et parole, mais on distingue parfaitement le signifiant symbolique de son signifié, d'une part parce que (on l'a vu) ce signifiant possède une sorte d'indépendance et son signifié ne lui est pas « essentiel », et d'autre part parce que les signifiants symboliques tiennent beaucoup plus de l'image que les mots.

Au terme de cette série de remarques très simples, opérées sans encore sortir du cadre de la linguistique la plus élémentaire, on voit que le symbole est à la fois plus motivé et plus ambigu que le signe linguistique « normal », ce qui lui confère une première caractéristique singulière : le symbole est un signe qui à la fois se donne et ne se donne pas comme tel ; son signifiant est potentiellement un in-signifiant. Peut-on encore appeler signe un signe qui signifie sans signifier ? La linguistique atteint ici ses limites, et il faut en sortir pour rechercher s'il existe une logique différente, propre au symbole.

La psychanalyse a donné une explication de ce fonctionnement par un recours à l'inconscient : Freud dans *L'interprétation des rêves* puis Jung dans ses *Psychologische Typen*, ont montré que le symbole stimule les contenus de l'inconscient de la personne qui y est confrontée. Selon Freud, les rêves n'ont pas un développement incohérent, mais répondent à une symbolique propre au rêveur, par laquelle son inconscient s'exprime ; on reviendra plus tard sur les moyens de cette expression. Jung, quant à lui, soutient que le symbole en général se réfère à des types inconscients communs à tous les hommes. L'un et l'autre mettent en évidence une activité symbolique humaine liée à un inconscient ; plus encore, ce sens ne peut être saisi en soi, puisqu'il ne relève pas du langage ; ainsi Jung écrit-il, dans *Über das Phänomen des Geistes in Kunst und Wissenschaft*, que « les authentiques et véritables symboles sont des tentatives d'exprimer une chose pour laquelle aucune acception verbale n'existe encore ».

Cela ne fait qu'éloigner davantage le symbole de la majorité des autres signes : non seulement on peut ne pas voir le sens auquel il se réfère, mais on peut également le percevoir et en subir l'influence sans en avoir conscience ; autrement dit, lorsque le symbole a un sens pour nous, ce sens nous échappe et un travail sur nous-même est nécessaire pour le révéler ; encore le sens visé par le symbole ne peut-il être exprimé par le langage. On comprend alors mieux pourquoi le professeur Gilbert Durand, au début de *L'imagination symbolique*, écrit que le symbole « est, par la nature même du signifié inaccessible, *épiphanie*, c'est-à-dire apparition, par et dans le signifiant, de l'indicible. » : le symbole fait effectivement apparaître devant nous un sens que nous ne décelons pas nécessairement tout de suite. Si le symbole est encore considérable comme un signe, voilà un signe étrange. Un nouveau problème se pose : comment le symbole peut-il jouer un rôle comme signe au sein d'une société, s'il prend un sens aussi différent pour chaque personne qui le rencontre ou l'utilise ? La solution des types symboliques proposée par Jung n'est qu'à moitié convaincante, car après tout, comme on l'a vu, le symbole renvoie à un sens présent objectivement dans la réalité, et ne dépend pas totalement de sa réception dans l'inconscient d'un individu.

La définition du symbole proposée par Jacques Bril, ancien élève de Gilbert Durand, dans sa thèse *Symbolisme et civilisation* où il adopte une approche anthropologique, peut aider à résoudre ce problème. Selon M. Bril, le symbole « [correspond] à des réalités conceptuellement inconnues mais pressenties comme telles ». Le signifié symbolique est donc appréhendé sur le mode d'une sorte d'intuition, qui ne tient ni de l'automatisme complet du signe linguistique simple, ni d'un raisonnement conceptuel conscient, ni d'une réaction du seul inconscient, mais dont ces mécanismes participent tous les trois. Il y a bien dans le symbole un sens objectif présent dans la réalité, mais le symbole se singulariserait par la façon dont il vise cette réalité, dans une sorte de donné immédiat non sans rapport avec le caractère d'*apparition* (au sens du grec *phainomai*) de ses images-signifiants, une visée qui sauterait en quelque sorte l'étape du

lien logique pur. La part subjective du sens du symbole tient, poursuit M. Bril, à une « prise de position du récepteur » que le symbole implique et qui le différencie du signe, dont la réception est automatique et équivaut au stimulus animal ; le symbolique de toute communication réside dans « la part de réception non réductible à un pur signe, la part non bi-univoque si l'on veut de toute communication par laquelle toute chose exprimée nous atteint ».

Il y a donc bien une objectivité symbolique, mais l'ambiguïté demeure : ce sens objectif est-il autre chose que le *point de rencontre* d'une multitude de prises de positions individuelles, et ne doit-on pas plutôt parler de subjectivité collective résultant d'un réseau de réceptions individuelles ? Si l'on reprend l'explication proposée par la psychanalyse, il faut supposer l'existence d'un inconscient collectif symbolique, où le symbole puiserait son sens, la singularité de ce sens résidant dans ce double lien profond qu'il entretient avec la subjectivité individuelle d'un côté, et avec l'intersubjectivité collective de l'autre. Il y aurait donc bien une activité symbolique humaine et un jeu de sens s'opèrerait entre toute manifestation symbolique et cet inconscient collectif. M. Roussolato, dans son *Essai sur le symbolisme*, étudie le symbole comme moyen d'expression de l'inconscient et dégage ses deux procédés fondamentaux : il reprend les deux lois formulées par Freud dans *L'interprétation des rêves* et les étend au fonctionnement de tous les symboles, puis leur fait correspondre deux figures de style : à la loi de condensation, il associe la métonymie, et à la loi de déplacement, la métaphore. Ce rapprochement est intéressant en dehors même de son aspect technique : le fait que M. Roussolato ait eu recours à des procédés d'intervention *sur* le langage pour définir ce qui au départ ne semblait qu'un signe du langage n'est pas indifférent... On avait déjà constaté que les signifiants symboliques avaient un caractère d'« images », contrairement aux signifiants linguistiques simples ; mais ces « images » se révèlent des figures de style, des images poétiques, ce qui amène à se demander si l'on ne pourrait pas définir le symbole comme *signe poétique*.

Le symbole partage avec la poésie un certain nombre de points communs : tous deux opèrent des déplacements au sein du langage courant, instaurent un décalage entre signifiant et signifié qui, dans le temps même qu'il détruit un système d'automatismes, vise un autre réseau de sens, qui semble plus immédiat et plus fondé, quoique rendu lointain par son aspect ambigu et mal défini. Mais ce rapprochement a de quoi surprendre, puisque la poésie, surtout la poésie moderne, veut s'éloigner du langage habituel afin de constituer un langage poétique capable d'exprimer un indicible. Quoi de commun avec le symbole, qui fait tout de même partie du langage ? Mais là réside peut-être ce qui différencie le symbole du signe au sens large : le signe signifie directement, tandis que le symbole signifie en opérant un déplacement grâce à l'image. Exprimer l'idée de force en figurant un lion plutôt qu'en écrivant le mot *force* ne revient pas au même, et le symbole-lion porte en lui quelque chose qui se rapproche plus de la force elle-même qu'un simple mot, précisément parce qu'il comporte une plus grande part d'inexprimé dans cet espace laissé béant entre signifiant et signifié, et où viennent se loger un double inconscient, singulier et collectif, une subjectivité et une intersubjectivité. Le symbole tiendrait alors non plus d'un *in-signifiant*, d'un signe inférieur aux autres, inefficace car trop ambigu, mais d'un *sur-signifiant*, plus à même de rendre compte de la réalité du monde que les autres signes.

Si l'on jette à présent un regard en arrière, on se rend compte que le symbole se distingue très nettement du signe, au point de se constituer presque complètement en opposition à lui. Au signe automatique, rationnel, abstrait, utilitaire, opérant une catégorisation du monde claire et bien délimitée, au point de s'en éloigner trop, semble répondre le symbole, ambigu, en partie inconscient, imagé, apparemment moins utile, qui, par son ambiguïté même, peut exprimer l'unité du monde et le lien profond que l'individu et la société entretiennent avec lui. Tout comme on oppose souvent le langage poétique au langage courant, on pourrait maintenant opposer le symbole au signe, dans un même rapport de supériorité. Mieux vaut cependant se garder de toute conclusion hâtive : s'il y a signe et symbole, c'est peut-être parce que l'un et l'autre exercent deux fonctions distinctes mais tout aussi nécessaires au sein d'une même société.

Il faut donc déterminer ce qui, dans une société, relève du symbole de ce qui relève du signe, afin d'espérer comprendre à quels besoins respectifs répondent le signe et le symbole, et de trouver par là la singularité du symbole par rapport au signe.

Le signe au sens le plus large du terme est présent partout au sein des sociétés humaines, et sa fonction la plus répandue est un usage purement utilitaire, comme outil de communication permettant une interaction aisée et efficace avec la réalité commune. Le symbole, au contraire, ne semble pas remplir toujours cette fonction ; cela est explicable par la dimension d'inconscient qu'il comporte et que l'on a évoquée ; mais parfois aussi, il y a recours délibéré au symbole. Ce fut le cas, par exemple, lors des armistices de 1918, de 1940 et de 1945, qui marquent trois étapes de l'histoire militaire de la France (la victoire sur l'Allemagne à l'issue de la Première Guerre Mondiale, puis la défaite, enfin la revanche de la France libérée à la fin de la Seconde Guerre Mondiale) et pour la signature desquels on a délibérément choisi un même endroit, le wagon de Rethondes. D'autres exemples plus familiers, tels la fête nationale et le défilé du 14 juillet, montrent un besoin de produire régulièrement des symboles qui soient garants de l'unité de la société. A l'opposé de ce recours conscient au symbole, il existe une imprégnation de chacun par le symbolique : tout le monde possède un fonds de symboles dans lequel il peut puiser, qui constituent pour lui autant de références qu'il peut percevoir ou faire lui-même ; ces symboles sont plus ou moins anciens, plus ou moins profondément ancrés dans l'inconscient : parmi les plus anciens se trouvent la symbolique des couleurs ou les symboles animaux, et parmi les plus récents, la symbolique des machines de la Révolution Industrielle. Tout cela constitue ce qui peut être appelé un espace symbolique dans lequel une communauté donnée peut se retrouver régulièrement et dans lequel elle évolue pour assurer sa cohésion et sa singularité. Pour reprendre des exemples historiques, il est possible de tracer un tableau de la marche de l'histoire d'un pays (ou du monde) par une succession de scènes ou d'actes symboliques : les Gaulois, Jeanne d'Arc repoussant les Anglais, la prise de la Bastille, sont autant de repères simples, mais surtout immédiats et vivants comme des hypotyposes, d'où la facilité avec laquelle on les retient.

Il arrive également qu'à certains moments on prenne subitement conscience du caractère symbolique d'une situation où l'on se trouve, de quelque chose qui l'instant d'avant ne présentait aucune particularité (un certain nombre de photographies célèbres peuvent s'expliquer par une prise de conscience par le photographe que leur sujet avait quelque chose d'un symbole). Il existe donc une évolution au sein de ce fonds symbolique, une production et une modification permanentes du sens des symboles. Mais un tel constat amène la question suivante : où commence et où finit l'espace symbolique qui vient d'être mis en évidence ? Il semble que tout puisse se changer en symbole, au moins pour un certain temps, mais dans ce cas, que reste-t-il qui ne soit jamais symbole ? Même pas le signe, pourrait-on dire, puisque toute lettre isolée ou groupe de lettres peut participer d'une abréviation ou d'un sigle, que l'on a fini par appeler aussi des symboles. Faut-il croire, avec Baudelaire, que le réel dans son ensemble est symbolique ?

Sans réduire le réel au symbolique, on dira plutôt qu'il existe, parallèlement à l'espace du réel, deux autres espaces qui sont l'un celui du signe et l'autre celui du symbole, et que tous les deux sont profondément imbriqués dans ce qui est pour chacun le réel, puisqu'ils en sont partie intégrante tout en constituant des moyens d'interagir avec lui et de le comprendre. Signe et symbole seraient donc deux logiques différentes permettant, chacune sur un mode spécifique, d'approcher et de comprendre la réalité, et d'échanger du sens avec les autres membres d'une communauté donnée. Il est donc vain, dans cette perspective, de prétendre opposer ou faire rivaliser signe et symbole, qui remplissent chacun dans l'appréhension du monde une fonction bien définie, répondant à un besoin différent.

On ne peut cependant que constater, comme on l'a déjà fait, que le signe est de nos jours beaucoup plus utilisé que le symbole et que ce dernier paraît en voie d'être abandonné au profit du seul signe, victime de ce qui n'est autre qu'une mauvaise réputation. M. Bril achève sa thèse en regrettant la « désymbolisation de la société occidentale » et en appelant à empêcher une

disparition prochaine du symbole et du symbolique. Ce curieux processus demande une explication, car on peut se demander si cette disparition du symbole ne serait pas due justement à la perte de sa singularité par rapport au signe, ou à une incapacité à remplir la fonction spécifique qu'il remplissait auparavant.

On peut alors formuler ce qui n'est peut-être qu'une hypothèse : du signe ou du symbole, c'est le symbole qui paraît avoir précédé le signe au sein des sociétés humaines. En fin de compte, le signe linguistique à l'origine n'était-il pas lui-même qu'un symbole un peu différent des autres ? Un regard sur l'histoire des alphabets nous éclaire à ce sujet ; si l'on prend l'exemple de la graphie du A, c'était au départ un dessin symbolique simple représentant une tête de vache, en forme de triangle, comme ceci : ▽ ; et par la suite, une simplification croissante a conduit à un signe totalement abstrait inversé par rapport au dessin originel. Il est donc possible, voire probable, que l'histoire de la disparition du symbole soit simplement celle de l'apparition d'un système de signes de plus en plus ambitieux et omniprésent au point de prétendre remplacer complètement les symboles originels. Il s'agit également d'un processus de fonctionnalisation croissante qui a opéré un passage d'un sens symbolique vaste et ambigu à un sens signifiant réduit à l'entité biface mot écrit-son/idée que décrit Saussure.

Cette hypothèse, sans se prétendre exacte dans les détails, permet d'expliquer la « mauvaise réputation » du symbole : après l'apparition du signe, son recul a été accéléré par le fait qu'on a eu de plus en plus tendance à ne considérer son efficacité qu'en comparaison avec celle, toute fonctionnelle, du signe, en oubliant sa logique proprement symbolique, et il n'est pas étonnant qu'on lui ait préféré ce dernier à la suite de cette sorte de méprise. Car il est vrai que si l'on compare symbole et signe en se plaçant dans la logique d'un système de signes, le symbole apparaît peu efficace, on l'a vu, par l'incertitude même qui persiste sur sa capacité à se montrer comme un signe, et il en est de même lorsqu'on le considère par rapport au signe en général sans se limiter au signe purement linguistique. C'est pourquoi l'attitude de la communauté envers les symboles est aussi ambivalente : le symbole semble à la survivance d'un ancien type de signe à présent inefficace.

Le signe linguistique possède en outre un grand avantage sur le symbole : son immense polyvalence. Il est possible d'utiliser un même mot dans la conversation courante ou dans un texte littéraire ; un haussement de sourcil, un geste, un regard, peuvent n'être que les éléments mineurs d'un échange entre deux personnes au quotidien, ou bien jouer un rôle important dans un plan cinématographique ou pendant une pièce de théâtre. Le symbole, au contraire, force celui qui y a recours à accepter une grande part d'indétermination quand à la profondeur du sens qu'il évoque : tel un puits ouvert sur l'inconnu, le symbole, une fois utilisé, se laisse difficilement limiter dans la signification qu'il acquiert ; la raison en est simple, c'est qu'on n'explique pas un symbole, on l'interprète : les symboles présents dans les rêves comme sur les tapisseries de la *Dame à la licorne* peuvent donner lieu à un processus d'interprétation sans véritable fin. La disparition annoncée du symbole résulte peut-être simplement d'une volonté ou d'une nécessité de maîtriser le sens que l'on déploie au sein d'une société.

Mais le symbole est-il vraiment sur le point de disparaître ? Il est permis d'en douter : le constat opéré par M. Bril pourrait n'être qu'une impression fautive. Le symbole ne disparaît pas si facilement, et, comme on l'a vu, le processus de production de symboles est toujours à l'œuvre aujourd'hui, preuve d'une nécessité du symbolique qui ne peut s'éteindre simplement parce que l'espace signifiant s'étend partiellement sur l'espace autrefois symbolique. Dans le même temps que les communications par signes interposés se développent à une vitesse étonnante, il y a également un recours tout aussi croissant au fonds symbolique commun des sociétés. Les entreprises utilisent, pour augmenter la créativité de leurs employés, des systèmes d'associations d'idées relevant du symbolique ; la publicité en appelle de plus en plus souvent à des procédés qui auparavant n'appartenaient qu'au surréalisme ; or, le surréalisme utilise beaucoup le symbolique, par la liberté qu'il donne à l'inconscient. Aussi est-il peut-être plus juste de parler

d'une un changement dans l'utilisation du symbole, que l'on utilise quelquefois en le tournant en dérision, mais que l'on utilise tout de même. Le risque est alors celui d'un asservissement du symbole à des techniques de communication parfaitement maîtrisées en vue de sa mise au service de buts purement économiques ; cela constituerait un appauvrissement du symbole, en lui ôtant toute relation directe avec la réalité du monde dans ce qu'elle a de mystérieux, pour n'en garder que la facette sociale, celle d'un code de références communes à une société et utilisables à volonté. Et même si cela devrait arriver, peut-être connaîtrait-on un renouvellement de l'inconscient symbolique : la psychanalyse ne l'a pas fait disparaître en dévoilant à la conscience son mode de fonctionnement, et c'est pourquoi l'inconscient trouverait probablement d'autres moyens détournés de s'exprimer, même si l'on devait exploiter les symboles auxquels il a eu recours dans un premier temps.

Ainsi donc, il semble bien que le symbole, loin d'être devenu obsolète, remplit au contraire toujours une même fonction différente de celle du signe, bien que ce dernier apparaisse plus utile, efficace et commode, par son (faux ?) caractère raisonné et précis, que l'on oppose à l'ambiguïté irréductible du symbole. Quel est donc le besoin spécifique qui entraîne le recours au symbole en plus du recours au signe ? Car on a vu que le signe peut lui aussi exprimer toute la complexité du rapport de l'homme au monde et de son inconscient profond. Pourquoi, dans ce cas, nous est-il nécessaire de recourir au symbole ? La véritable singularité du symbole par rapport aux autres signes se trouve peut-être dans la réponse à cette question. Il semble toutefois difficile, voire impossible, de répondre de façon définitive, et l'on ne peut que formuler plusieurs hypothèses.

Peut-être a-t-on besoin du symbole parce qu'on a besoin d'ambigu autant que de clarté logique ; l'ambigu symbolique exprimerait alors le mystère du réel qui persiste toujours à côté de toute conceptualisation que l'on peut en faire : la vérité de l'idée de force pour nous ne passe pas seulement par le mot ou le concept de force, mais aussi par ce qu'il y a de fort dans le lion que nous pouvons voir figuré aux côtés du chevalier Yvain sur l'enluminure d'un manuscrit du roman de Chrétien de Troyes, ou bien dans une créature étrange et puissante telle que le dragon.

Peut-être aussi le symbole participe-t-il différemment aux rapports d'intersubjectivité qui s'entretiennent au sein d'une communauté : à l'inverse du langage signifiant, qui correspond à un échange de sens explicite, le symbole constitue un champ de présence d'un sens potentiel dans l'espace habité par la communauté, ce qui constitue un moyen d'échange implicite ou de complicité dans la référence muette à un sens partagé ; en ce sens, le symbole se rapproche du rite, dont l'ensemble de gestes constitue de la même façon une référence acceptée tacitement par l'ensemble d'une société.

Peut-être ensuite le symbole est-il l'unique signe philosophique : Aristote place l'étonnement au commencement de la réflexion philosophique (il l'écrit au début de la *Métaphysique*, A, 2), or le symbole, on l'a vu, est vecteur d'étonnement par l'*épiphanie d'un mystère* qu'il constitue et par la succession ininterrompue d'interprétations que suscite son ambiguïté essentielle.

Peut-être encore le symbole est-il le signe par excellence de la relation de l'homme au monde prise comme *re-ligion* ; cela explique la dimension sacrée qu'il comporte la plupart du temps, même en dehors de tout contexte religieux. En dehors de tout sens précis, le symbole a d'abord pour visée la présence d'un sens en elle-même, symbolisant, si l'on peut dire, l'être au monde comme recherche d'un sens possible.

Peut-être enfin le symbole est-il un signe artistique plus que le signe linguistique : par son recours systématique à l'image et aux procédés de décalage et de transport de sens, il est sans doute le plus à même de réaliser la tâche de l'art en général, qui consiste, selon Barthes, non pas à exprimer un indicible, mais à *inexprimer l'exprimable*, pour constituer un langage qui soit exact comme ne peut l'être le langage des signes.

La singularité du symbole reste donc aussi ambiguë que le symbole lui-même ; le raisonnement qui s'achève a cependant permis d'en montrer la spécificité structurelle, en tant que signe par rapport au signe linguistique, mais surtout en tant que signe non automatique, instaurant la présence d'un sens possible plus qu'un sens manifeste ; et ce qui surprend dans le symbole, c'est justement cette alliance entre le surgissement d'une image et l'ambiguïté du sens qu'elle paraît pourtant nous mettre sous les yeux.

Il reste donc impossible, à ce qu'il semble, de trancher la question de savoir si le symbole est seulement un signe, ce qui constitue déjà en soi une singularité suffisante pour qu'il soit possible d'affirmer que le symbole n'est, décidément, pas un signe comme les autres. Mais on a vu aussi que le signe lui-même n'est peut-être qu'un symbole fonctionnalisé à l'extrême ; on a vu le risque qu'il fait courir au symbole et les doutes qui persistent quant à la possibilité d'une désymbolisation complète ; encore n'a-t-on pas exploré les différents rapports au symbole qui existent dans les différentes sociétés humaines, ce qui aurait permis de montrer que le symbole n'est pas partout aussi menacé qu'il paraît l'être dans les sociétés occidentales. On a tout de même apporté quelques éléments en faveur de l'hypothèse d'une nécessité du symbolique essentielle à l'homme, et on a recherché quel besoin spécifique peut se trouver à son origine.

Nécessité d'un mystère, nécessité d'un rapport intersubjectif non formulé mais permanent, nécessité d'une re-ligion au monde, nécessité d'un signe de l'art ou encore d'un signe philosophique : sans doute y a-t-il du symbole pour l'ensemble de ces raisons. Dans l'impossibilité de formuler une conclusion définitive, mieux vaut garder à l'esprit le symbole de la singularité du symbole en tant que signe : la *Bibliothèque de Babel* des *Fictions* Jorge Luis Borges, et le vœu désespéré du bibliothécaire, qui est peut-être celui de toute personne qui a recours à un symbole : « Que je sois outragé et anéanti, pourvu qu'en un être, en un instant, Ton énorme bibliothèque se justifie... »